



12

LE DOCTEUR ADOLPHE CHALLAN



LE DOCTEUR

ADOLPHE CHALLAN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SENLIS

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE ERNEST PAYEN

[41, Place de l'Hôtel-de-Ville, 41

1876

LE DOCTEUR ADOLPHE CHALLAN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Quand on croit devoir beaucoup au sang qui nous a fait naître, on prend bien rarement des sentiments qui y fassent déshonneur. — (P. M.)

CLAUDE-FRANÇOIS-ADOLPHE CHALLAN est né à Strasbourg, le 21 Mai 1829. Il appartenait à une famille noble, venue de la Provence, vers 1550, pour occuper à la Cour royale une charge longtemps héréditaire (1).

(1) De ses ancêtres plusieurs ont mérité l'estime de leurs concitoyens, bien moins par l'éclat de leurs dignités, qu'en raison des services qu'ils ont rendus à la patrie et de leur universelle réputation de sagesse et de probité. Tels furent, pour ne citer que quelques noms :

Pierre Challan, officier de la Maison du Roi (1565 à 1601);

— Louis Challan de Belval, qui succéda, en 1614, à la charge de son aïeul et la transmitt lui-même, en 1635, à son fils Balthazar;

— Didier Challan, lieutenant-conseiller du Roi, au bailliage de Semur-en-Auxois, 1683-1699; et son frère Timothée, célèbre médecin du Comté de Longjumeau;

— André Challan de Belval, capitaine au régiment de la Reine

Son père, Claude-Bernard Challan, vénérable vieillard actuellement encore un des plus habiles médecins du Jura, était lui-même fils et petit-fils de médecins. La noblesse de son caractère et les qualités de son esprit, son infatigable dévouement et sa profonde modestie, lui ont valu le *titre de médecin des pauvres* et la respectueuse estime de tous.

Deux personnes, de caractères et de goûts différents, partagèrent avec Bernard Challan les soins de l'éducation de son fils aîné : l'une, sa mère, simple et pieuse femme, ne voyant rien au-dessus de ses enfants, des devoirs intérieurs et du soin matériel de la famille; l'autre, sa tante paternelle, active, intelligente, et éprouvant le besoin de reporter sur Adolphe, l'affection qu'elle avait eue pour son fils, mort en bas-âge.

Celle-ci fut, après son père, dont la voix fut toujours écoutée avec une pieuse déférence, la personne qui exerça la plus grande et la plus heureuse influence sur l'enfance et sur la jeunesse du futur docteur.

et chevalier de Saint-Louis, dont l'histoire a conservé la belle réponse au Roi Louis XV, qui venait de détacher sa propre croix pour la placer sur la poitrine de son brave serviteur, glorieusement blessé à ses côtés, siège de Courtray, mi-mai 1744;

— Claude-Edme Challan, médecin du prince de Condé, et lieutenant du premier chirurgien du Roi (1740-1786), membre de l'Académie royale de chirurgie;

— Claude-Bernard Challan, autre savant médecin et linguiste distingué, auteur, pendant son séjour dans les grandes Indes, du dictionnaire de la langue Malgache, qui fut imprimé aux frais du Gouvernement, et déposé au Ministère des affaires étrangères;

— Enfin le chevalier Didier-Jean-Baptiste Challan, jurisconsulte, grand officier de la Légion d'honneur, lequel, après avoir été Lieutenant-Général du Bailliage de Meulan, puis Procureur-Général Syndic du département de Seine-et-Oise, devint Membre du Collège des Cinq-Cents, Président du Tribunat en 1802, et Membre du Corps législatif de 1807, jusqu'à sa dissolution en 1814.

Bernard Challan, avec une médiocre fortune, avait un grand nombre d'enfants. Il sacrifia tout pour leur donner une solide instruction et une bonne éducation.

Adolphe fut envoyé d'abord au collège de Lons-le-Saulnier, puis à Besançon, où il obtint d'une manière brillante les diplômes de bachelier ès-lettres et de bachelier ès-sciences, qui lui permirent de venir à Paris, pour y commencer ses études médicales. Il avait alors dix-huit ans.

Doué d'un cœur exquis et d'une haute intelligence, il avait, dès ses premiers pas, compris l'étendue des sacrifices qu'imposaient à ses parents son éducation et celle de ses frères. Aussi, sa vie d'étudiant à Paris fut un véritable exemple. Nul plaisir ne devait avoir d'attrait pour lui, l'étude seule le captivait. Il s'y livrait avec une telle ardeur, qu'à peine pouvait-il se résoudre à donner quelques heures au sommeil. Bientôt remarqué de ses condisciples, il devint, pour quelques-uns d'entr'eux, un véritable répétiteur. Il les instruisait en même temps qu'il s'instruisait lui-même. Déjà, il s'était lié d'intimité avec un travailleur, devenu depuis le savant professeur Broca, et qui était, comme lui, fils d'un modeste médecin de province. Il habita longtemps avec Goureau, aujourd'hui médecin-major de notre armée et officier de la Légion d'honneur, une chambre commune, d'où le travail n'avait pas chassé la gaieté, bien que souvent la gêne s'y fit sentir.

De sa vie d'étudiant nous ne citerons que deux faits : C'était en 1848, l'insurrection avait envahi Paris, et la bataille courait les rues. Un matin, se rendant à son service de l'Hôtel-Dieu, il aperçut, au-devant d'une barricade vivement attaquée, un grand nombre de blessés

paraissant abandonnés. Il s'élance vers eux, et se trouve pris entre deux feux. Un instant la fusillade l'oblige à se coucher, mais bientôt maître de son émotion, et sans souci du danger, il ne se préoccupe plus que du soin des blessés. La barricade est enlevée, et il ne s'en aperçoit pas. Lui seul, parmi les acteurs présents à cet acte du plus noble courage, parut toujours avoir oublié ce fait, en raison duquel, cependant, il fut proposé pour la croix de Juillet.

A peine venait-il d'échapper au danger de la bataille, qu'une autre lutte non moins terrible l'attendait encore. Le choléra décimait Paris et ses environs. Adolphe Challan brave le danger. N'ayant d'autre témoin de son dévouement que sa propre conscience, il lutte en désespéré contre le terrible fléau, lui arrache souvent une victime, et sait toujours adoucir par quelque consolante pensée les derniers moments de celui qui succombe. Son zèle fut tardivement récompensé par une première médaille d'honneur, que lui décerna le Président de la République, comme un témoignage de la reconnaissance publique.

Enfin, le 1^{er} mai 1852, à peine âgé de 23 ans, Claude-Adolphe Challan revêtait la robe de Docteur. Sa thèse (1), sur la contagion de la fièvre typhoïde, est écrite avec talent et facilité. Résultat de consciencieuses observations et de longues méditations, elle fut très-remarquée

(1) « Recevez mes félicitations, lui écrivait à ce sujet, le savant et vénéré docteur Roland; votre thèse inaugurale, que j'apprécie profondément, me fait voir votre avenir. Tout en vous ornant déjà du premier des lauriers, elle vous en promet encore bien d'autres, et qu'il me soit permis d'ajouter : *ô felix Pater, qui talem habet filium.* »

des professeurs appelés à la juger, et lui mérita une *mention honorable de la Faculté*.

Ses maîtres (1), devenus ses amis, l'engagèrent vivement alors à demeurer à Paris, pour s'y préparer au professorat. Un tel avenir souriait à sa légitime ambition, mais de nouvelles études nécessitaient encore des dépenses. Adolphe songeait, depuis longtemps déjà, à aider son père, et à lui permettre de faire pour ses frères ce qui avait été fait pour lui-même. Dans ce but, il n'hésita pas à abandonner Paris. A l'instigation de l'un de ses maîtres, M. le Professeur Guérard, il vint alors se fixer à Senlis, avec la pensée bien arrêtée de s'y marier promptement.

Aussitôt son arrivée, il fut, en effet, présenté dans la famille d'un savant et très-respecté médecin, le docteur Jules Leclercq, d'une ancienne famille du pays ; et il ne tarda pas à être agréé de sa fille. Les deux jeunes gens se connurent à peine. Leur union, en raison de la grande diversité des caractères, ne fut pas heureuse. Mais hâtons-nous de jeter un voile discret sur cette triste phase de la vie d'Adolphe Challan. Elle semble vraiment une confirmation de cette profonde pensée de Jean-Jacques :

« Que c'est un fatal présent du ciel, dit-il, qu'une
« âme sensible. Celui qui l'a reçue doit s'attendre à
« n'avoir que peine et douleur sur la terre. »

.

Aucun de ceux qui se sont dévoués à leurs semblables, n'ignorent ce qu'il faut de patience, de persévérance et

(1) Velpeau, Trousseau, Nélaton, Paul Dubois, Robin, Ros-tan, etc.

d'abnégation, pour surmonter les obstacles de l'indifférence, de la malveillance ou de la jalousie. Le jeune docteur eut également à lutter contre elles ; mais, dès qu'il fut connu, sa réputation s'étendit rapidement, et bientôt, de tous côtés, à Senlis, comme au dehors, on recourut avec empressement aux lumières et à l'habileté d'un médecin dans lequel on était sûr de rencontrer un ami. Sa première, comme sa dernière pensée, fut toujours pour les pauvres. Quelqu'occupé qu'il fût, les indigents furent l'objet préféré de sa sollicitude. Il leur parlait avec une bonté persuasive qui les relevait et les consolait. Tout lui paraissait facile lorsqu'il s'agissait de leur être utile, et l'ardeur qu'il avait à les servir le faisait parfois descendre dans des détails que la science orgueilleuse traite volontiers de petitesse. Sa charité ne se bornait pas à ses conseils. Combien de fois, voyant de malheureux ouvriers dans l'impossibilité d'acheter les remèdes prescrits, ou de suivre un régime qui lui paraissait nécessaire, ne lui arriva-t-il pas, avec cette délicate modestie qui caractérise l'homme vraiment charitable, de leur en fournir généreusement les moyens ? Longtemps il avait médité cette belle page de son grand-père :

« Dieu donne à l'homme bon et charitable les talents
« nécessaires pour se rendre utile à la société. C'est ce
« que voulut dire Saint Paul, lorsqu'il a fait le détail des
« différents dons que le Saint-Esprit distribue aux
« personnes qui exercent des ministères particuliers
« parmi les hommes. « *Alii gratiâ sanitatum,* » et par
« ces trois mots, il désigne la grâce accordée à ceux qui
« professent l'art de guérir, et ont les qualités qui les
« mettent dans le cas d'y réussir. Il convient que ceux

« qui reconnaissent en eux ce don, en fassent le même
 « usage que les premiers chrétiens qui en avaient été
 « avantagés ; par conséquent qu'ils l'exercent générale-
 « ment au profit de tous, bons et méchants, amis et
 « ennemis. Il est même dans l'ordre qu'ils l'exercent
 « gratuitement, autant que cela est possible : *Gratis*
 « *accepistis, gratis date*. Dans la pratique, il faut qu'ils
 « soignent les pauvres, lors même qu'ils n'en attendent
 « aucun salaire, qu'ils servent les malades ingrats et
 « malhonnêtes, en les aidant au moins de leurs bons
 « conseils, et, qu'à l'égard de tous, ils se comportent avec
 « le seul désir de faire leur devoir et de plaire à Dieu.....
 « *Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum*
 « *est, Hoc fac, et vives.* »

Oui, la mémoire de Claude-Adolphe Challan vivra, comme a vécu, au moins dans son pays et dans sa famille, le souvenir vénéré de ce grand-père, qui lui servait d'exemple et de modèle.

La situation qu'il s'était faite auprès des grands, dont plusieurs étaient ses amis, lui servit surtout à plaider les intérêts du malheur. Il était pour lui-même d'un désintéressement poussé jusqu'à la dernière limite. Il jouissait de l'affection du plus grand nombre, de l'estime publique et du respect de tous. C'était, à cet égard, tout ce qu'il pouvait désirer.

Depuis longtemps Médecin - Adjoint de l'Hôpital général, il en fut, dès 1870, après la mort du docteur Assolant, nommé Médecin en Chef, avec un considérant qui lui fait le plus grand honneur (1).

(1) Après avoir entendu M. le Président en son rapport et avoir

C'est là surtout qu'il fût possible d'apprécier à leur réelle valeur, le tact parfait, le discernement sûr, la délicate conscience qui présidaient à tous les actes de sa vie médicale.

Dans la pensée que la multitude des remèdes est toujours pernicieuse, et que la plupart du temps la nature n'a besoin que d'être aidée, il étudiait à fond le tempérament de ceux qui lui confiaient le soin de leur santé, examinait avec la plus grande attention les symptômes de la maladie, précisait ainsi le diagnostic, et s'efforçait alors de prévenir les accidents qu'il prévoyait. Nul assurément mieux que lui ne mérita qu'on lui appliquât ce texte d'un maître dans l'art de guérir : « *Medicus sum, non vero medicarum formularum prescriptor.* » (1).

Dès qu'il apercevait un danger de mort il en avertissait les familles, et, le plus souvent, il se chargeait lui-même, avec cette consolante habileté qu'inspire la seule charité, de prévenir le malade, afin qu'il mît ordre à ses affaires.

Son mérite personnel l'avait mis en rapport, non-seulement avec ses confrères du voisinage (2), mais

délibéré, la Commission à l'unanimité : Considérant que les services rendus gratuitement et le zèle déployé pendant plusieurs années par le Docteur Challan, en qualité de Médecin-Adjoint, dictent à la Commission administrative la nomination qu'elle est appelée à faire du Médecin ordinaire de l'Etablissement;

Vu l'art. 14 de la loi du 7 août 1851 ;

Nomme M. le docteur Challan, Médecin ordinaire de l'Hôpital général de Senlis, en remplacement de M. le docteur Assolant, décédé.

(1) Sydenham.

(2) Il était vice-président de la Société des médecins de l'arrondissement de Senlis.

encore avec la plupart des savants médecins de Paris. Il se faisait un devoir, lorsqu'il était consulté, de rendre justice à leur mérite, et de faire ressortir leurs qualités ; mais aussi, il était sans pitié pour ces hommes dont le charlatanisme est l'opprobre de la médecine. Il n'hésitait pas à dévoiler leurs indignes manœuvres, et à prémunir contre elles l'ignorance et la crédulité du public.

Dans les sessions du Conseil municipal, dont il était depuis longtemps l'un des membres les plus influents, il s'efforça sans cesse de faire apprécier à tous les bienfaits de l'hygiène. « Laver les impuretés qui s'amoncellent
« autour de nos demeures, disait-il, dans l'une de ses
« séances, prodiguer dans l'intérieur des villes l'air, l'eau,
« la lumière et la verdure, c'est une grande œuvre, dont
« l'accomplissement n'intéresse pas que le bien-être
« matériel ; car l'homme dont les pieds ne plongent plus
« dans la fange, dont la poitrine ne respire plus un air
« vicié et nauséabond, est mieux disposé à accueillir les
« graves et austères enseignements, par lesquels on
« s'efforce, non sans succès, de combattre l'infection
« morale. »

Malgré tout le temps que lui prenaient ses malades, il savait chaque jour consacrer quelques heures à ses études, et souvent il prit sur son sommeil pour approfondir ce qu'il croyait ne pas savoir assez. De là ses notes médicales, qui sont un témoignage vivant de la grande habileté qu'il avait acquise par le travail et par l'expérience. Son mémoire sur certaines particularités des accouchements, est un véritable guide de saine pratique. Il s'élève avec éloquence, à propos des suites de couche, sur la nécessité, pour les mères qui en ont le

pouvoir, de nourrir leurs enfants. Il cite de nombreux exemples des dangers auxquels sont exposés les nouveaux nés, et ceux non moins grands que court la femme qui ne nourrit pas. Son traité sur le croup, ses études sur les maladies de la peau, ses observations sur la pneumonie des enfants, sont également remarquables. Tous ses écrits, du reste, se distinguent par un style facile, par de larges pensées et par une logique vigoureuse plutôt que sévère.

Jusqu'à la mort de son fils (1), jeune volontaire de vingt ans, en qui il avait placé tout son espoir, l'accomplissement de son devoir lui fit supporter les misères de la vie. Il fut cependant impuissant à le consoler de la perte irréparable qu'il avait faite. En frappant son fils, la mort le désignait lui-même. Il la considéra dès lors comme étant peu éloignée. Ce n'est pas qu'il en parlât

(1) On lit à ce sujet dans le *Journal de Senlis* (20 mai 1874) :

« Je viens à l'instant d'une cérémonie qui m'a profondément touché ! Un cercueil blanc, couvert de fleurs semées par des mains amies ; derrière, un père retenant à grand peine ses sanglots ; puis tout autour une multitude.

« Magistrats, officiers, médecins, ouvriers, quinze cents personnes enfin accompagnaient à sa dernière demeure un jeune homme qui, engagé volontaire, a succombé à l'âge de vingt ans.

« Cet enfant était celui de notre excellent docteur Challan, dont chacun connaît le cœur dévoué et affectueux. Puisse cette immense sympathie être un allègement à sa douleur comme à celle des siens !

« Par un sentiment d'extrême délicatesse, le colonel du 46^e, auquel appartenait Challan, a envoyé un détachement de volontaires au convoi. Ces braves jeunes gens ont apporté et mis sur le cercueil une couronne de fleurs. Les volontaires des cuirassiers ont tenu aussi à rendre les derniers honneurs à leur camarade.

« Que notre docteur pense, dans son affliction, qu'à Senlis, chaque famille est la sienne. »

beaucoup, ni à bien des personnes, mais seulement à celles très-rares à qui il donnait sa confiance. Il n'en était pas plus triste, quoiqu'il fût fort souffrant et que sa figure le marquât.

Souvent, dans ses entretiens intimes, il entâmait quelque question religieuse et la traitait parfois avec une véritable passion. Il lui arrivait alors de repousser avec énergie certaines croyances dans lesquelles il ne voyait que superstitions.

« La foi sans la raison, disait-il souvent avec Brierre de Boismont, mène directement à la superstition; mais aussi, ajoutait-il modestement, la raison sans la foi aboutit presque toujours à l'orgueil (1). »

Son intelligence et sa modestie étaient incompatibles avec l'orgueil : il devait inévitablement avoir enfin la foi. Elle vint en effet, non pas, ainsi que pourraient le penser certains esprits, par suite d'une diminution de ses facultés, mais bien après sérieux entretiens, poursuivis avec toute l'intégrité de son jugement. La mort approchait ; il demanda lui-même les secours de l'Eglise, et reçut avec édification les derniers sacrements.

« Je suis tranquille, disait-il ; — j'aurais voulu vivre encore pour ma fille ; son avenir est assuré. — La mort ne me surprendra pas. Je l'attends sans crainte. Dieu est bon et miséricordieux — Je meurs plein de foi dans les vérités du christianisme. . . . »

Et, jusqu'à la dernière heure, il s'entretint ainsi avec

(1) « *Sit rationabile obsequium fidei vestræ* (Saint-Paul, épîtres). »

sa mère, dont il s'efforçait d'atténuer la douleur, et avec sa fille, à laquelle il aurait voulu cacher sa fin prochaine.

Sa lucidité d'esprit fut telle qu'au dernier moment il donnait encore à son frère les plus sages conseils sur la conduite à tenir dans certains cas d'accouchement, lui dictait ses dernières volontés, et lui adressait des recommandations spéciales au sujet de sa fille. Il n'oublia pas non plus ses domestiques, leur faisant comprendre que l'accomplissement du devoir est la meilleure garantie du bonheur.

CLAUDE-ADOLPHE CHALLAN avait consacré à sa famille et à son pays tout ce qu'il avait de cœur et d'intelligence. Sa mort fut celle d'un chrétien ; elle fut la récompense première de toute une vie d'épreuves, d'abnégation et de dévouement. Il n'avait jamais douté de l'immortalité de l'âme, il affirmait sans cesse sa confiance en la miséricordieuse justice de Dieu. Le Dieu de miséricorde et de justice a reçu, dans un monde meilleur, l'âme de cet homme de bien. Puisse cette conviction être un allègement à la douleur de sa fille, à celle de ses vieux parents si cruellement frappés déjà, à celle enfin de ses frères et de sa sœur, pour lesquels il avait été un véritable père !

Nous ne saurions mieux compléter cette courte notice qu'en reproduisant ici les discours qui ont été prononcés sur la tombe du regretté docteur, ainsi que les articles des journaux de la localité.

LE DOCTEUR CHALLAN

Cette semaine, est mort à Senlis un des hommes les plus sympathiques et les plus méritants qu'il nous ait été donné de connaître, le docteur Challan, médecin en chef de l'Hôpital général de Senlis, membre du Conseil municipal et du Conseil d'hygiène et de salubrité publiques, médecin-major de la Compagnie des Sapeurs-Pompiers, vice-président de la Société des Médecins de l'arrondissement de Senlis, etc., etc.

Ses obsèques ont eu lieu jeudi dernier, au milieu d'une foule immense et recueillie.

Dès neuf heures et demie, les enfants et les vieillards de l'Hôpital général, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les Sœurs Garde-Malades, les enfants de l'Orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph, étaient réunis à la maison mortuaire pour former le cortège. Le corps des Sapeurs-Pompiers de la ville et ses officiers formaient la haie de chaque côté du cercueil. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Odent, maire de Senlis; Frémy, vice-président du Conseil d'administration de l'Hôpital général; le colonel baron d'Andrée, et le docteur Millot, président de l'Association médicale de l'arrondissement. Derrière la famille marchaient le corps médical, le Conseil muni-

cipal, le Général commandant la brigade de Cuirassiers, le Colonel et les Officiers du 6^e régiment, ainsi qu'un grand nombre de soldats qui avaient reçu si souvent les soins affectueux du docteur; enfin la foule nombreuse des amis qu'il s'était faits dans toutes les classes de la société.

Mais il n'y avait rien d'officiel dans cet imposant cortège. Une affliction générale et profonde dominait la solennité de la cérémonie.

Le docteur Challan appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Bourgogne, et dans laquelle l'exercice de la médecine est en quelque sorte héréditaire. C'est ce qui explique le dévouement sans bornes, le zèle infatigable qu'il a déployés pendant tout le cours de sa carrière, et même dans ses derniers moments, où son énergie morale luttait encore contre la maladie. Son plus grand honneur aujourd'hui, sa meilleure récompense se résumait dans cette réputation d'homme de bien, de médecin charitable et dévoué qui l'accompagne au-delà du tombeau, avec les regrets amers de tous ceux auxquels il prodiguait si généreusement ses services et son amitié.

Le docteur Challan nous a quittés trop tôt, et c'est une cause de profonde tristesse pour beaucoup de penser qu'ils ne reverront plus à leur foyer ce conseiller discret et affectueux, cet ami désintéressé, que chacun aimait parce que lui-même savait profondément aimer.

Au cimetière, M. Odent a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

« La foule qui se presse, sans distinction de rangs, autour de la tombe de Challan, dit assez quelle est l'étendue de la perte que nous venons de faire.

« C'est au double titre de représentant de la Ville et d'ami que je veux vous parler de celui dont nous pleurons la fin prématurée.

« Challan était le fils de ses œuvres; issu d'une famille nombreuse, il avait contracté dès son enfance des habitudes de travail et d'étude.

« Il vint se fixer à Senlis à une époque où la ville comptait dans son sein plusieurs médecins qui, depuis longtemps, étaient en possession de l'estime et de la confiance publiques; le moment n'était pas très favorable pour le jeune docteur.

« Il s'enferma avec ses livres et attendit.

« Bientôt une honorable alliance vint consolider sa situation, et quand la mort eut frappé le regretté docteur Leclercq, Challan, qui se recommandait par un réel mérite, trouva toutes les portes ouvertes.

« Il ne pouvait que gagner à être connu.

« Adjoint d'abord au médecin en chef de l'Hôpital général, il est bientôt investi lui-même de ces importantes et honorables fonctions.

« Ses concitoyens aussi le distinguent en l'envoyant au Conseil municipal où, pendant douze années, il se montre ce qu'il était partout, c'est-à-dire intelligent, esprit libéral et homme de devoir.

« De toutes les carrières libérales, celle de la médecine est assurément l'une des plus laborieuses; certains ajoutent qu'elle est souvent ingrate. Challan ne paraissait pas s'en apercevoir.

« Nature méditative et studieuse, esprit réfléchi, cœur généreux, âme élevée, aucune autre profession ne pouvait mieux satisfaire ses goûts et se prêter au développement des qualités éminentes dont il était doué.

« Si sa science était justement appréciée, son dévouement était sans limites.

« Jusqu'au jour où ses forces l'ont définitivement trahi, il s'est donné tout entier, oubliant ses propres souffrances pour soulager les autres.

« On peut dire de lui « qu'il a semé sa vie sur le chemin du devoir. »

« Ce n'était pas assez pour Challan d'être dévoué à ses malades jusqu'au sacrifice; il l'était de la façon la plus noble : le désintéressement était chez lui un don de nature, et il le pratiquait avec une modestie qui en rehaussait encore la valeur.

« On n'a jamais frappé vainement à sa porte; il ne s'est jamais inquiété du nom et de la fortune de celui qui réclamait ses secours; à toute heure, et pour tous, il était prêt.

« Demandez aux pauvres si je dis vrai. A combien n'a-t-il pas donné gratuitement ses soins, en y ajoutant les médicaments que le malade n'était pas en état d'acheter?

« Il faut le proclamer bien haut à l'honneur du corps médical, ces vertus ne sont pas rares parmi ses membres; mais quand on les rencontre portées au degré qu'elles avaient atteint chez Challan, c'est remplir un devoir que de les signaler au respect et à l'admiration de tous.

« Si le bonheur appartenait ici bas aux plus méritants, Challan aurait eu le droit de se montrer exigeant; mais la Providence a ses vues, et si inexplicables que soient parfois ses décrets pour notre faible raison, il faut s'incliner.

« La vie intime de Challan a été traversée par des épreuves qui l'ont brisée.

« Son fils — comme il le disait à ses amis — « avait emporté une partie de lui-même. »

« La mort de Challan plonge dans la douleur un père et une mère âgés, des frères et des sœurs dignes de notre sympathie; mais c'est surtout à sa fille, sur qui s'était concentrée toute son affection, orpheline aujourd'hui, qu'il nous faut songer.

« C'est à nous, les obligés et les amis du père, à donner à l'enfant des marques de notre affectueux intérêt, pour acquitter dans la mesure du possible la dette que nous avons contractée vis-à-vis de celui qui n'est plus.

« En quittant cet asile où notre cher regretté Challan va désormais reposer, promettons-nous de garder son souvenir.

« Gardons-le pour lui; c'est un tribut qui est dû à sa mémoire.

« Gardons-le pour nous-mêmes, parce que rien n'est plus fortifiant pour l'âme que l'exemple donné *par la vie d'un homme de bien!* »

Puis M. le Docteur Millot s'est exprimé en ces termes :

« Messieurs,

« Je viens, au nom de la Société médicale de l'arrondissement de Senlis, exprimer sur la tombe de notre bien cher et bien re-

gretté confrère, tout le profond chagrin que nous éprouvons d'une mort si prématurée.

« Et pourtant, il fallait nous y attendre, lui-même nous l'avait fait pressentir bien souvent. De cuisants chagrins avaient déterminé chez notre confrère cette affection du foie à laquelle il devait succomber si jeune encore, et au moment où son expérience unie à tout son savoir devaient en faire l'un des médecins les plus recommandables de notre département, en particulier de la ville de Senlis. Du reste, chacun de ceux qui m'entourent, savent bien que notre cher confrère était un praticien dans lequel on avait la plus grande confiance, et que cette confiance était méritée par sa science, par son tact médical et par sa longue pratique.

« La médaille de mérite obtenue à la suite de l'épidémie de 1849 et les nombreuses couronnes qui sont venues le récompenser dans les concours auxquels il a pris part, en sont la preuve la plus éclatante.

« Depuis de longues années il était le Vice-Président de notre Association médicale, dont sa modestie lui avait toujours fait refuser le titre de Président; quand ses confrères lui avaient offert de le nommer, il avait prétexté ses nombreuses occupations, son désir de ne pas briller au premier rang, et pourtant il eût si bien rempli ce rôle! Aussi notre Société, à laquelle il était si dévoué et si sympathique, perd-elle aujourd'hui un de ses membres les plus considérables et les plus aimés.

« La franchise et la loyauté de son caractère le rendaient cher à ses confrères et faisaient que l'on était heureux de ses relations avec lui. Ses avis étaient toujours dictés par une conscience honnête et droite. Je puis en témoigner personnellement et je puis dire combien la réputation d'homme de bien dont il jouissait était vraie et méritée.

« Adieu, mon cher confrère, puissiez-vous recevoir, dans la nouvelle vie où vous entrez, le calme et le repos que vous avez si bien gagnés; puissiez-vous y trouver l'oubli des chagrins qui ont empoisonné votre vie ici-bas; et que le Dieu de miséricorde vous pardonne les fautes inséparables de notre pauvre nature humaine. »

(Extrait du *Journal de Senlis*).

Le jeudi 17 août, une foule émue, immense, formée de toutes les classes de la société, rendait les derniers devoirs à M. le docteur Challan, médecin en chef de l'Hôpital civil et militaire, décédé dans sa 47^e année. Le vaillant praticien lutta longtemps contre le mal qu'il savait implacable, lorsqu'enfin il se sentit brisé. Et alors, dans la plénitude de ses facultés, le médecin des corps appela spontanément le médecin des âmes, et ainsi donna-t-il en même temps qu'à sa vie, le sceau des suprêmes espérances, et la plus solide consolation qui puisse être offerte à sa chrétienne famille, et à ses meilleurs amis. Huit jours durant, subitement remplacé par la douleur dans tout l'éclat des dernières illuminations, il a édifié les siens par sa résignation, par ses pieux conseils, et par le regret qu'il souhaitait public, d'avoir si tard rendu hommage à la foi de ses premières années.

Voilà ce que nous voulions dire à l'honneur de cette fin bénie de Dieu. D'autres ont déjà salué le souvenir respecté d'une vie de labeur qu'il savait relever par de larges et discrètes aumônes, et par l'aumône plus noble encore d'un cœur aimant et dévoué. Les pauvres de la ville, les pauvres de Saint-Lazare, au milieu desquels il voulait, disait-il, être enterré, annonçaient assez par leur assistance nombreuse et attendrie, qu'ils avaient perdu un père en M. Challan.

(Extrait de *l'Impartial*, de Senlis.)
